

*Nous ne sommes que cérémonie*

Michel de Montaigne

*La nature n'a créé les hommes que pour qu'ils  
s'amusent de tout sur la terre, c'est sa plus  
chère loi, ce sera toujours celle de mon cœur.*

Sade, *Histoire de Juliette*

CIRQUES DIVERS



*La même chose.*

Il est pénible de devoir souligner le caractère insuffisant d'une description de gestes effectués il y a quarante ans. Il est encore plus pénible d'imaginer un monde où cette description serait intacte, consignée, servilement disponible. Il s'en faut de beaucoup que l'indifférence relative à une expérience éloignée à ce point dans le temps soit une garantie de sa longévité et que l'arrangement de signes qui en découle en soit le prolongement naturel. Toutefois, nous ne cacherons pas qu'à ces réserves il faut opposer un démenti inépuisable. Serais-je le porte-parole qualifié pour témoigner d'actions qui n'apparaissent jamais qu'en dehors de motivations calculées ? Il me semble que des tentatives à ce niveau ne peuvent rester hors du jeu et que l'exactitude que je vais rapporter appartient aussi bien à la force expressive du hasard qu'à une expérience dite « personnelle ». Regarder la jeunesse comme une preuve de la beauté, son insolence comme l'idée d'une science de la vie dont l'extrême richesse répond à une demande jamais formulée, telle est bien la mesure qui permet d'évaluer certaines actions humaines d'un intérêt douteux, de les intégrer au phénomène social comme une donnée contradictoire qui nous oblige à un éveil parfait. Les percevoir dans leur insignifiance est déjà une précaution. Les maintenir dans le silence, le recul étrange du comique, ou encore dans le souci d'une issue est une difficulté plus lourde. S'en souvenir installe cette durée dans le temps immense du

rappel où l'anéantissement des choses va de pair avec leur concrétude simulée. Il me suffit, par exemple, de penser à cette lumière artificielle à l'intérieur de laquelle nous avons pénétré par effraction, avec quelques camarades. À cette salle de théâtre remplie à ras bord de corps en écoute. À notre étonnement de voir sur la scène de ce théâtre une femme aux longs cheveux blonds psalmodier une chanson qu'un pianiste accompagnait. De la voir comme une jeune Dalida pleine d'une ferveur crispée lancer vers nous sa supplication. Je ne me souviens pas de ce qu'on avait pu faire auparavant, d'où l'on venait, de quels soucis nos journées étaient faites, de ce qui nous avait portés dans ces lieux. Personnellement, je crois n'avoir rien fait de toute ma jeunesse. J'étais le parfait oisif, passant mon temps dans les cafés, à glander, à marcher dans Paris ou à faire semblant de me dépenser en drague ou en drogue. J'ai joué toute ma jeunesse la comédie du type qui ne foutait rien, et j'ai fini par y croire, par effectivement ne rien foutre, à ne rien foutre à un degré difficilement imaginable. Arrivé à un tel point de désœuvrement, je ne pouvais même plus me permettre de songer à travailler sans baisser dans mon estime, sans capituler devant ce qui me semblait l'essentiel : ne jamais participer au mouvement du monde, ne jamais collaborer à son inlassable labeur, à cette frénésie d'occupations toutes plus dérisoires les unes que les autres. Les gens qui travaillent n'ont jamais apporté partout que le malheur, ceux qui travaillent pour la communauté ont particulièrement apporté le malheur, ils l'ont apporté et importé chez ceux qui ne travaillaient pas, comme une maladie, un virus, il fallait que cela parvienne à la conscience de chacun pour qu'on arrête simultanément le malheur et le travail. C'était une seule et même chose et quiconque parlait du travail parlait aussi du malheur. Il y avait des choses plus sérieuses et plus intelligentes à faire, pensais-je, moi qui n'étais ni sérieux ni intelligent, qui avais toutes les peines du monde à préciser quelque chose dans ma pensée,

dont la lucidité était encore embrumée par des pudeurs de jeune fille et des siècles d'opinion publique formée par les journaux à grands tirages. Attentif à ne rien vouloir, à ne rien construire, à ne rien communiquer, j'avais pourtant dessiné la carte d'un art de vivre qui semblait partagé par quelques individus. L'ivresse de la communauté nous avait touchés de son doigt lumineux. C'est pourquoi l'expression toute faite – c'est-à-dire faite pour nous – serait de dire : « On a vu de la lumière : on est entrés ». C'était à peu près ça. Toute occasion était bonne pour prendre un bain d'altérité, pour se fondre dans la foule et regarder ce qui se présentait, paresseusement engoncés dans des fauteuils de velours. Mais en fait de velours, nous étions debout au fond de la salle bondée, marches comprises, impossible de s'asseoir, même par terre. Le hasard de la vie qui, tantôt se traîne, tantôt s'emballe, nous avait donc orientés vers Montparnasse (avons-nous déjeuné à La Coupole ?), et nous avait égarés dans une salle où, semblait-il, des professionnels auditionnaient. Au moment de notre entrée, un public compact recevait le lamento de cette simili Dalida dans un complet silence. Pourquoi pas ? Pour des gens dont la paresse égale l'impatience, aussitôt après l'entrée se pose immédiatement la question de la sortie. J'étais, pour ce qui me concerne, furieusement exposé à cette dialectique. Dès que je rentre quelque part, je repère tout de suite la sortie, cela me rassure : ma décision n'est pas irrévocable, je peux revenir en arrière... C'est d'ailleurs ce que j'allais faire. Au bout d'une minute, ma distraction arrivant à satiété, je songeais déjà à prendre la porte quand je vis Anne, Alain, Hélène, immobiles, me faisant signe qu'ils comptaient rester encore un peu. Avaient-ils pris des substances ? Répondaient-ils à l'injonction émise de la scène par la chanteuse de ne pas la quitter ? Étaient-ils terrassés par leur force d'inertie ou par l'incarnation du chant, par la force poignante de son intériorité projetée vers nous ? Étais-je pris moi-même dans cette léthargie, dans cette

fascination ? Je ne voulais ni rester ni partir, je ne voulais pas trahir ma nature profonde au bénéfice d'un geste anodin ; la tragédie de celui qui veut faire quelque chose m'est apparue en pleine lumière, la solitude de celui qui prend une décision, les prétextes qu'il a choisis pour ne pas le faire, toutes les raisons possibles et imaginables réunies en vue de ne rien faire se sont imposées à moi à tel point que, spontanément, avant même d'avoir décidé quoi que ce soit, j'oublie la sortie, bouscule les travées remplies de corps, descends les marches en courant vers la scène, saute sur le plateau dans la tenue de motard où la vie m'a trouvé : veste chaude fermée d'une grosse écharpe noire, gants épais de cuir noirs également, casque sur la tête, grosses lunettes rondes plaquées sur les yeux, une banane à moitié épluchée dans le gant droit. La nécessité où je me trouve d'être présent sur la scène est conjointe avec le fait que je n'ai aucune raison d'y être, aucune justification, car, il faut le dire, la cérémonie est bien organisée, la liste des candidats indique ceux qui doivent se produire chacun leur tour, certainement inscrits depuis longtemps et mon irruption inopinée, ma tenue pour le moins discordante, produisent dans ce rituel programmé un certain effet. Le flottement, au demeurant, est encore loin de son terme quand Alain vient me rejoindre et qu'il s'installe calmement à ma gauche sur le plateau, en tricot et lunettes de soleil. Toute l'épaisseur de ce qui nous sépare de la bienséance affichée jusque-là est maintenant palpable et tout le monde a compris que nous sommes prêts à payer comptant pour ce qui va suivre, bien que je n'aie strictement aucune idée de ce qui va suivre. Je me tiens solidement amarré au présent, dissous à l'intérieur d'un grand vide, enveloppé dans un mélange de force, d'insolence et de détachement qui m'ôte tout intérêt pour ce qui va suivre. Si persuadé que je sois de la situation nouvellement créée, j'assiste à ce qui se passe autour de moi avec une humilité passionnée. Des phrases comme « laissez-le faire, on